

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 30

Artikel: Horizons élevés
Autor: Bicheler, Eléonore
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et toujours délicieuses de nos pays d'Europe, la gymnastique gracieuse et de bon ton.

« La danse est le complément du savoir-vivre. » a dit l'empereur Guillaume en souhaitant la bienvenue aux congressistes. N'en déplaît aux nombreux détracteurs de la danse, Guillaume II a raison.

Le délégué français à Munich, était un des professeurs parisiens les plus distingués, le plus distingué peut-être. Voici un passage du discours qu'il a prononcé.

« ... Pour ma part, tant que je vivrai, je défendrai la grâce, la légèreté et la décence de la valse allemande. Combien elle est préférable au boston qu'elle a inspiré ! La France voit briller dans ses fêtes et ses bals cette reine des danses qu'on ne pourra jamais détrôner. »

« Nous devons porter remède aux abus qui se commettent dans certains salons. Certaines danses mondaines deviennent absolument grotesques aussi bien pour la tenue que pour l'exécution. Voyez ce qui se passe pour le boston échevelé, aux pas extraordinaires et communs, aux jeux de bras extravagants. »

« Les bienfaits de notre art sont indéniables. La danse est le meilleur auxiliaire de l'hygiène. Elle provoque heureusement le fonctionnement de tout l'organisme sans le fatiguer. Elle est une médecine de l'esprit. Il faut la faire aimer et aussi la défendre... »

Bravo ! monsieur le professeur. Oui, défendons la danse artistique, la danse gracieuse contre les nouveautés excentriques qu'on lui veut substituer ; défendons-la aussi contre les attaques, injustes le plus souvent, dont elle est l'objet.

Horizons élevés.

Nous l'avions gravie par la pluie ; pluie de montagne, fine, drue, qui rend la mousse gluante ; nous tombions à genoux à tout instant : un vrai Calvaire. D'horizon point ; les senteurs balsamiques des sapins s'étaient transformées en odeur de bois pourri ; une autre odeur qui ne nous quitte pas, c'est celle de la pipe de notre guide ; heureusement, car il fait si noir qu'elle seule nous maintient dans le bon chemin. Singulier comme toute élévation est difficile ; qu'on veuille monter en grade ou monter en estime, augmenter ses amis ou ses appariements, gravir le Mont d'Or ou la tour Eiffel, c'est toujours très dur. Toutefois, je trouve qu'il est plus facile de monter en voute que d'en descendre.

Enfin, nous atteignons le but, et nous déversons dans le chalet toute l'eau du dehors ; nous dégoutonnons comme des passoires. Comme la pièce où nous sommes n'est qu'une vaste cheminée où l'on peut faire brûler tout ce qu'on veut, le séchage s'opère avec une célérité tout à fait vingtième siècle. Dormir est une jouissance qu'on apprécie à sa valeur seulement lorsqu'on en est privé, comme c'est le cas pour nous pendant notre première nuit de montagne.

Que faire pour passer le temps ? S'occuper du déjeuner. L'heure entre minuit et quatre heures du matin ; le menu très varié : du lait chaud, du lait froid, du lait cuit, du lait cru, du lait caillé, du petit-lait ; les jours de fête, du beurre et du fromage, s'il en reste. Quant au service, on verse toutes ces variétés de lait dans des ustensiles qui tiennent le milieu entre la chaudière d'une locomotive et le réservoir de Sonzier. On voit peu à peu disparaître là-dedans la bouche, le nez, les yeux, la tête entière du buveur ; on prétend même qu'il y eut des cas d'immersion complète ; en langue du pays, cela s'appelle des bols, et, puisque chez nous, nous vidons quatre tasses de lait, il faut bien ici que nous vidions quatre bols. Comme je souffre d'une dilatation d'estomac

qui ne demande qu'à s'épanouir, après quelques jours d'entraînement, cela passe assez bien ; un sport comme un autre. L'ennui, c'est que pendant une heure ou deux, on est comme les bois après leur repas, absolument engourdi, incapable de se mouvoir.

Je l'avais bien prévu ! Dans le trajet entre le chalet où l'on dort et le chalet où l'on dîne, je vois arriver sur moi, avec une vitesse de train-éclair, quelque chose de vague d'abord, mais qui, peu à peu, se transforme en taureau ; je crie, je trébuche, je tombe, je cours, j'appelle et j'atteins le chalet juste assez tôt pour en fermer la porte au nez de l'animal ! Une fois en sûreté, je regarde mon ennemi à travers la fenêtre, et constate que le taureau était une innocente génisse en quête de sel. Le courage est une belle chose !

ELÉONORE BICHELER.

Le drapeau de la Jeunesse.

I

On ne dormit guère, cette nuit-là, à la petite auberge de Fenières. Assis autour de deux tables mises bout à bout, de manière à n'en former qu'une seule, une douzaine de gars faisaient honneur au vin gris du Clos-du-Chêne et chantaient à gorge déployée. Ils étaient endimanchés, et le ruban rouge et blanc de leurs chapeaux indiquait qu'ils appartenaient tous à la même société. Par dessus leurs vestes neuves, ils portaient en sautoir une gourde ou une boîte verte d'herboriste ; deux ou trois avaient un sac de militaire. C'étaient de jeunes campagnards bien découpés. Saine comme leurs bonnes figures épanouies, leur gaîté faisait plaisir à voir. Une bannière écarlate appliquée contre la paroi portait en lettres d'or ces mots : JEUNESSE DU CHALET-A-GOBET, et dans les angles : DÉLASSÉMENT — Amitié — UNION — PATRIE.

Attriés par l'éclat des voix et des rires, les gens de la maison, les voisins, les voisines s'étaient groupés autour des jeunes gens. Sur la route, les touristes qui montaient aux Plans s'arrêtaient un instant, amusés par ce bruit joyeux. Les murmures cascades de l'Avançon semblaient s'être tués ; on n'entendait dans le calme de cette nuit d'être, par les fenêtres grandes ouvertes de la salle à boire, que les chants ronflants de la Jeunesse.

Après avoir exécuté une série de chœurs patriotiques, les jeunes gens avaient passé à ce qu'on appelle dans les réunions de ce genre les « productions individuelles ». Chacun « chantait la sienne ».

— Allons, dit le président Amaudruz à son vis-à-vis, allons Bolomey, vas-y de ton frelon ! Bolomey ne savait qu'une chanson, celle du *Canton de Vaud* du doyen Curtat. Il avait la voix horriblement fausse, ce qui ne l'empêchait pas d'y aller de toute son âme. Son œil se mouillait à chaque des jolis couplets :

De bon matin, loin du village,
Sifflant après son attelage,
Le laboureur prend un nouveau
Courage,
En voyant le canton de Vaud
Si beau.

Corbaz, un grand gaillard que ses camarades appelaient le Ministre à cause de ses favoris et de son air grave chantait le *Paysan du Danube* de Victor Ruffy, dont l'auberge entière répétait le refrain :

De tru amà la tzecagne
Meine drai à l'hépetau !

Puis il chanta le *Ranz des Vaches*, la *Resse et le Moulin*, la *Fita d'au quatorze*, la *Tsanson d'au fénésos* :

Y'a dài niolans, lo temps bargagne,
Allà gailla mettre ein tsiron.

Il savait toutes les chansons vaudoises, il ne s'arrêtait plus, ce diable de Ministre ! Son voisin Pache, qui brûlait de se faire entendre, lui aussi, le força à se rasseoir en le tirant par la bretelle de son sac, et il entonna à pleins poumons :

Jeune garçon qui voyages
Loin de ces bords enchantés,
Que vois-tu ? beaux villages ;
Que bois-tu ? vins frelatés.
Tu voudrais fidèle amie,
Tu la chercheras en vain
Loin de la belle patrie
Où l'on fait de si bon vin.

Ce fut ensuite le tour de Menétry, de Blanc, de Gavillet, de Rod, de Pavillard, de Rouge, de Pahud, de Regamey, de Péneveyre. Ce dernier chanta d'une si jolie voix les couplets de Juste Olivier, sur le *Bon vieux temps*, qu'on les lui fit bisser :

Autrefois, on aimait en Suisse
A rire, à vivre bonnement :
On n'allait pas chercher malice
Dans chaque pauvre événement ;
On était gai, content, traitable,
On s'oubliait par ci, par là ;
Maintenant on est lamentable :
Hélas ! qu'y faire ? enfin, voilà !

A chaque chanson, la salle éclatait en bravos, en battements de mains, en trépignements. Elle était reconnaissante à ces enfants du Jorat de ne faire entendre que les bons vieux airs de chez nous. L'aubergiste régala les chanteurs de quelques bouteilles de « bouché ».

En guise de remerciement, la Jeunesse exécuta un nouveau chœur, et le président, qui ne chantait pas, mais qui avait apporté un cornet à piston, étant trompette de carabiniers, joua des motifs de *l'Abbaye des vigneron*. Les vitres en tremblèrent.

— Mogeon ne nous a pas encore chanté la sienne ! s'écria l'un des jeunes gens... Ohé ! Gratte-papier !

On l'appelait ainsi, parce qu'il était le secrétaire de la Jeunesse et de toutes les institutions du Châtlet-A-Gobet : Caisse d'assurance du bétail, Société de tir aux armes de guerre, Laiterie, etc.

Mais Mogeon n'entendait pas. Assis à l'écart, à un coin de table, il examinait une carte de la région, autour de laquelle deux ou trois montagnards se penchaient aussi. On le tira par la manche : « Dis donc, Mogeon, nous n'attendons plus que la tienne ; plie donc ta carte, tu auras bien le temps de la voir demain ».

Mogeon se leva et rejoignit ses camarades : Ce n'est pas tout que de chanter, dit-il. Il est bientôt deux heures du matin ; si nous voulons être avant midi à la Dent-de-Morcles, il faut nous mettre en route...

— Pardon, messieurs, fit un vieux montagnard, par où voulez-vous aller à la Dent de Morcles ?

— Par le vallon de Nant et le col des Martinets, répondit Mogeon qui était le chef de la course.

— Une belle partie, oui ; un peu longue pourtant, et, si vous n'y avez jamais passé, les pentes entre le col des Martinets et la Grand'Vire, par où l'on monte à la Dent, ne vous paraîtront pas trop commodes. Il n'y a pas longtemps, un Anglais s'y rompit bras et jambes. Enfin, si vous ne manquez pas la piste et que le brouillard ne vous chicane pas, vous finirez bien par vous en tirer.

Ces paroles peu rassurantes coupèrent court aux chansons et jettèrent un froid. Mogeon excepté, aucun membre de la Jeunesse n'était jamais allé à la montagne. Le président opina pour qu'on prît un guide. Mais les difficultés qu'avait fait entrevoir le vieux montagnard, la perspective d'être pris dans la brume, l'accident de l'Anglais, tout cela attaqua le zèle des jeunes gens. Pavillard — le loustic de la bande — déclara qu'il avait juré à sa bonne amie de lui rapporter ses os au grand complet.

— Qui est-ce qui penche encore pour la Dent de Morcles ? demanda Amaudruz.

Mogeon dit seul : Moi !

— Pourquoi n'riez-vous pas à la Croix de Javernaz ? reprit le vieux montagnard. C'est la plus belle montagne de par ici, et pas difficile : les petits enfants y vont. Vous trouverez là-haut un tas de jolies fleurs, et vous descendrez sans fatigue sur Saint-Maurice, par Morcles et les bains de Lavey. Je vous mettrai sur le chemin, si vous voulez.

— Oui, oui, appuyèrent d'autres bonnes gens, allez à Javernaz ; vous ne vous en repenterez pas.

Mogeon consulta de nouveau la carte et vit que de la Croix de Javernaz il y avait aussi moyen de gagner la Grand'Vire et la Dent de Morcles. « Allons toujours à Javernaz, dit-il, nous verrons là-haut ce que nous pourrons faire. »

Tous furent d'accord, et, précédés du vieux montagnard, ils partirent.

La nuit était claire. Ils arrivèrent par un sentier roide au hameau des Collatels. Leur guide se sépara d'eux en cet endroit, car ils ne pouvaient plus s'égarer. Au reste l'aube blanchissait déjà le ciel.

(A suivre.)

VICTOR FAVRAT.